

Le discoureur de fin de banquet

Bernard Lévy

Volume 23, Number 1 (133), January–February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29938ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (1981). Le discoureur de fin de banquet. *Liberté*, 23(1), 53–58.

Le discoureur de fin de banquet

BERNARD LÉVY*

Je n'avais guère de déclaration à faire. Pourtant on m'avait invité à prendre la parole. Habitué à m'exprimer spontanément en public, je commençai comme c'est l'usage à la fin d'un banquet par des remerciements. Je tâchai de n'oublier personne. (Personne ne se plaignit en tout cas. Était-ce par simple politesse, par timidité ou par négligence? Peu importe pour le moment.) Je remerciai donc. Après, je me laissai aller.

Qu'ai-je dit? Je vous le répète: rien de très important me semble-t-il. Rien? Il faut croire que non puisqu'on me rappelle encore ce discours de fin de banquet comme un moment remarquable de ma vie. Je vous avoue que depuis ce banquet-là j'ai eu à clore maints autres repas extraordinaires mais jamais les quelques propos de circonstance que j'ai eu l'occasion de prononcer: depuis lors n'ont retenu l'attention de l'auditoire comme ceux auxquels je fais allusion ici.

Mais qu'ai-je dit? Je l'ignore. Je l'ignore absolument. Et le plus surprenant c'est que pas un seul des convives ne se souvient d'un traître mot de ce que j'ai pu exposer. Mais voilà, tous les convives, sans exception, se rappellent parfaitement bien que jamais ils n'ont pris autant de plaisir à écouter quelqu'un dans de telles circonstances. Certains profèrent à ce sujet des banalités: « Une véritable petite musique, votre discours! » ou « Un charme exquis et envoûtant! » ou encore « Des mots pareils, mon cher, il fallait les trouver! » Hélas, ils étaient irretrouvables même partiellement.

J'avais improvisé un petit discours de fin de banquet sans m'aider de la moindre note. Un bref discours au libre bonheur de l'inspiration du moment. Un moment d'ailleurs si anodin que personne n'avait songé à enregistrer au moyen d'un magnétophone des paroles plutôt sans importance; personne n'avait

* Bernard Lévy dirige à l'Université de Montréal la revue *Chercheurs*, et collabore régulièrement à l'émission *Antenne cinq*, de *Radio-Canada*.

eu l'idée de consigner sur quelque coin de nappe un extrait, un bon mot de ce discours de fin de banquet de si agréable mais aussi de si oublieuse mémoire.

Je crus longtemps quand on me parlait de cet événement à une merveilleuse plaisanterie collective : un mot que d'avance tout le monde s'était donné pour trouver que tout ce que je dirais serait parfait, « absolument parfait, fantastique, génial, unique, etc. » pour paraphraser mes admirateurs. Je n'avais donc guère prêté plus d'attention qu'il ne le fallait à ce que je considérais comme des compliments excessifs, certes, mais que l'atmosphère de fin de banquet et la chaleur des alcools avaient justifié amplement.

Les compliments ne cessèrent pas. Quelques semaines, quelques mois plus tard, lorsque je rencontrais par hasard l'un des convives ayant pris part à ce banquet au souvenir si singulier, il ne manquait pas de souligner l'exceptionnelle qualité de mon discours de clôture ; patient et compréhensif plus que réellement honoré, je le laissais évoquer sans retenue ce fameux repas à l'occasion duquel, etc., etc., etc. Ces propos, me disais-je, n'étaient que des prétextes à engager la conversation ; du moins les prenais-je toujours comme tels.

Plusieurs années passèrent et on ne se lassa pas de me rappeler de façon systématique ce « célèbre discours » sans manquer de l'accoler à un certain banquet tout aussi célèbre. Je soupçonne d'ailleurs beaucoup de mes connaissances de ne m'avoir invité à tant de repas officiels que depuis cette mémorable table ; il est vrai que j'y avais charge du mot de la fin. J'avais été assez flatté au début ; je ne pus néanmoins réprimer quelque étonnement. Ainsi il me paraissait évident que ma présence à certaines solennités ne pouvait être justifiée autrement que par la brève allocution que j'aurais à y prononcer. J'acceptais pourtant les invitations que l'on m'adressait, me laissant faire sans trop de coquetterie. Cet intérêt soudain et général pour des propos de circonstance était certes très suspect à mes yeux et m'inquiétait. Je ne m'arrêtais cependant pas très longuement à analyser ce brusque engouement pour ma personne. Je me contentais d'une réflexion superficielle : j'étais à la mode, pensais-je, je n'avais qu'à en prendre mon parti. En fait je ne m'accommodais pas si bien que cela de cette situation. D'autres préoccupa-

tions déjà avaient envahi mon esprit au premier rang desquelles figurait le prochain discours à préparer.

Les sollicitations devinrent plus nombreuses. Je refusais certaines invitations mais seulement parce qu'elles avaient lieu le même jour que d'autres que j'avais préalablement acceptées. J'en refusais aussi, je dois l'avouer, en inventant de fausses excuses. Car enfin je commençais à me douter qu'on ne m'invitait pas par pur souci d'amitié voire de franche cordialité. On m'invitait parce qu'on attendait de moi une conclusion à la fin d'un repas et, de préférence, une heureuse conclusion !

Je pris progressivement du poids, moi qui jusque-là avais été d'une minceur proche de la maigreur ; mon tour de taille ne laissait pas de m'inquiéter. Je dois dire que je n'ai jamais été particulièrement porté sur les excès de table ; et pour être totalement sincère, je déclarerais sans ambages que je n'aime guère manger. C'est vrai, prendre un repas est pour moi une corvée ; la perspective d'un dîner copieux m'effraie et m'ennuie considérablement. Manger me répugne franchement. Un repas, même frugal, me ballonne, m'alourdit et puis la somnolence qui suit m'incommodé à un point quasi intolérable : on aura compris que je déteste aussi dormir. Je n'y vois qu'une perte de temps, une perte de temps nécessaire certes, mais fastidieuse comme le temps qu'il faut prendre ou plutôt perdre pour manger. Philosophes, la plupart des gens ont transformé ces corvées en plaisirs, oubliant même complètement qu'il s'agit d'opérations d'entretien, des manières de survivre en somme dans les meilleures conditions possibles.

Alors cette profusion insistante d'invitations à toutes sortes de festivités culinaires m'angoissait, me terrorisait, m'épuisait. Je n'osais pourtant refuser tout net par peur de contrarier quelque geste généreux, de froisser quelque susceptibilité... Les manières — je veux dire les bonnes manières — celles de l'éducation, de la politesse, des égards subtils m'interdisaient, sous peine de créer de véritables scandales diplomatiques, m'interdisaient de décliner certaines invitations. Malheureusement, les invitations étaient devenues nombreuses, très nombreuses, trop nombreuses, insupportablement nombreuses. On avait dû se passer le mot : d'un petit banquet sans conséquence apparente entre amis, un soir de juin, une rumeur incroyable était partie ; elle faisait son

chemin ; elle ne s'arrêtait pas. Cette rumeur voulait que je fusse un orateur exceptionnel pour les fins de repas. Avouerais-je sans fausse honte que je ne m'étais jamais senti de dons particuliers pour ce genre d'exercice. J'avais mené une vie d'ascète : je dormais peu et quand je mangeais c'était presque sans interrompre certaines lectures. Il m'arrivait, bien sûr, d'écrire mais désormais je n'écrivais plus que les quelques mots de circonstance destinés à clore un repas. J'essayais d'y mettre un peu d'esprit et quoi qu'on dise je pensais beaucoup et surtout longtemps à ce que j'allais consigner dans le petit billet que j'apprenais par cœur pour donner une impression d'improvisation et, comme le disaient certains flatteurs, de « naturel inégalable ». Eh oui, rien ne demande plus d'apprêt que la spontanéité, rien ne demande plus de travail que l'improvisation ! L'expérience aidant, il m'arrivait d'improviser pour de bon sur des variantes d'anciens discours : c'est que les prétextes pour se retrouver autour d'une table se ressemblent beaucoup entre eux. Je m'en aperçus rapidement. Si bien qu'en sorte de contrepoids à la banalité de la rencontre, le discours, cette manière de mot de la fin, prenait paradoxalement une importance primordiale. L'originalité des paroles que j'égrenais, j'en avais conscience, marquait le repas. Il fallait une idée maîtresse, un thème dont on pût se souvenir. Quelqu'un s'était écrié, un jour, à propos du thème que j'avais choisi : « Je m'en resservirai » comme on se sert deux fois d'un plat qu'on a aimé. Ce jour-là, justement, je ne suis pas sûr de n'avoir pas fait usage pour la seconde fois d'une même pirouette finale. Ainsi parfois trompais-je mon public. Tant pis s'il ne s'en apercevait pas ; tant mieux s'il s'en rendait compte : il se laisserait de mes discours et me dispenserait de trouver de bonnes excuses pour refuser des invitations qui me pesaient de plus en plus mais que je n'avais pas le courage de décliner. Hélas, certaines personnes me redemandaient les mêmes discours. « Il manquerait *quelque chose* si vous n'étiez pas là » m'avait déclaré sans la moindre retenue un convive en mal de compliment. Quelque chose : j'étais ravalé au rang d'objet. Pire : au rang d'épice supplémentaire à peine distincte du sel ou du poivre. On agrémentait le repas d'un petit peu de ... moi. Au gré de mon humeur, j'étais acidulé, aigre, doux, pimenté.

« Et maintenant un petit peu de ... » C'était approximativement ce que j'entendais au moment de la présentation d'usage.

Un « Aahh ! » général suivait et parfois, avec le brouhaha, des applaudissements.

On vient donc de me prier de dire quelques mots. Aussitôt un frisson parcourt la table. On se dépêche de vider un dernier verre, on se hâte d'allumer un cigare, quelques convives se calent bien sur leur chaise et la font grincer avant de trouver une pose confortable afin d'écouter ce qui va suivre ; quelques couverts s'agitent encore ; on entend tinter un verre, une assiette ; encore un ultime grincement ; je me lève ; le silence s'est installé, non, pas tout à fait : quelqu'un tousse ; j'en profite pour m'éclaircir la voix ; je m'appête à parler, je gonfle ma poitrine ; je commence, non, pas encore : quelqu'un déplace sa chaise.

Dans un silence enfin complet, je prends la parole que l'on vient de m'offrir pour quelques instants. Je débute en remerciant mes hôtes. Il y a dans ce type d'exercice, car parfois c'en est réellement un, toute une mise en scène oratoire à respecter.

Il y a comme un moment de gêne en début de discours, moment pénible que le néophyte maladroit tend à aggraver et dont il ne sort qu'avec la complicité indulgente mais combien malheureuse de son auditoire. Ah, ce moment ! Comme j'aime ce moment où il faut faire preuve de tout un savoir-faire à mi-distance entre le savoir-vivre et le savoir-risquer : sera-ce un bon mot ? Sera-ce un sourire à une personne en particulier dans l'assemblée ? Sera-ce... Que sais-je ? C'est toujours si inattendu pour moi, c'est toujours si inattendu pour les membres de l'auditoire que rares sont ceux qui apprécient à sa juste valeur ce moment où celui qui va parler et ceux qui s'appêtent à l'écouter ont ensemble quelque chose comme le trac : la célèbre boule qui vous tient là. Le moment qui suit aussi est bien connu, les comédiens l'appellent le contact ; il est parfois déterminant. Ce serait pour un nageur le moment où ayant pénétré dans l'eau, il va commencer à se mettre en mouvement après une brève période d'attente où il lui est parfaitement inutile de bouger. C'est un moment singulièrement fragile où l'orateur est vulnérable, où le public ne demande qu'à être surpris pour être comblé. Il y a comme un charme à entretenir un court instant avant d'entrer de plain-pied et sans bavure dans le plaisir du discours.

Généralement mon discours arrivait si tard que la plupart des convives trouvaient dès le dernier mot l'occasion de quitter la table. Ils profitaient des applaudissements pour se retirer.

Après, suivaient les commentaires. Je m'apercevais alors que certaines personnes n'avaient rien compris de ce que j'avais dit.

On ne m'interrogeait jamais ni sur le sens ni sur la portée de mes propos. Cet aspect généralement important de la communication humaine devait être, je m'en doutais, assez secondaire pour mes auditeurs. On aimait ce que je disais mais on ne s'en souvenait jamais.

Au début de ce que l'on me pardonnera d'appeler ma carrière, j'en étais affecté ; et puis je me suis progressivement habitué à cette malheureuse situation. J'en tire parfois — me croiriez-vous ? — un sujet de satisfaction : après tout — par quel paradoxal retournement ? — n'est-ce pas le propre de ceux qui font profession de parler que de n'être pas écoutés ?

Alors après toutes les confidences que je viens de vous faire, je sais que vous avez déjà oublié tout ce que je viens de vous raconter... Ne niez pas : vous vous demandez déjà ce que j'ai bien pu vous dire et pourquoi je l'ai dit et pourquoi à vous. L'amnésie commence à produire son effet. Je me doutais bien que je pouvais vous révéler toutes mes petites choses sans risque.